

Sanaa
Ville d'art et d'Islam

Hélène Legendre-De Koninck

Volume 37, Number 147, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53654ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

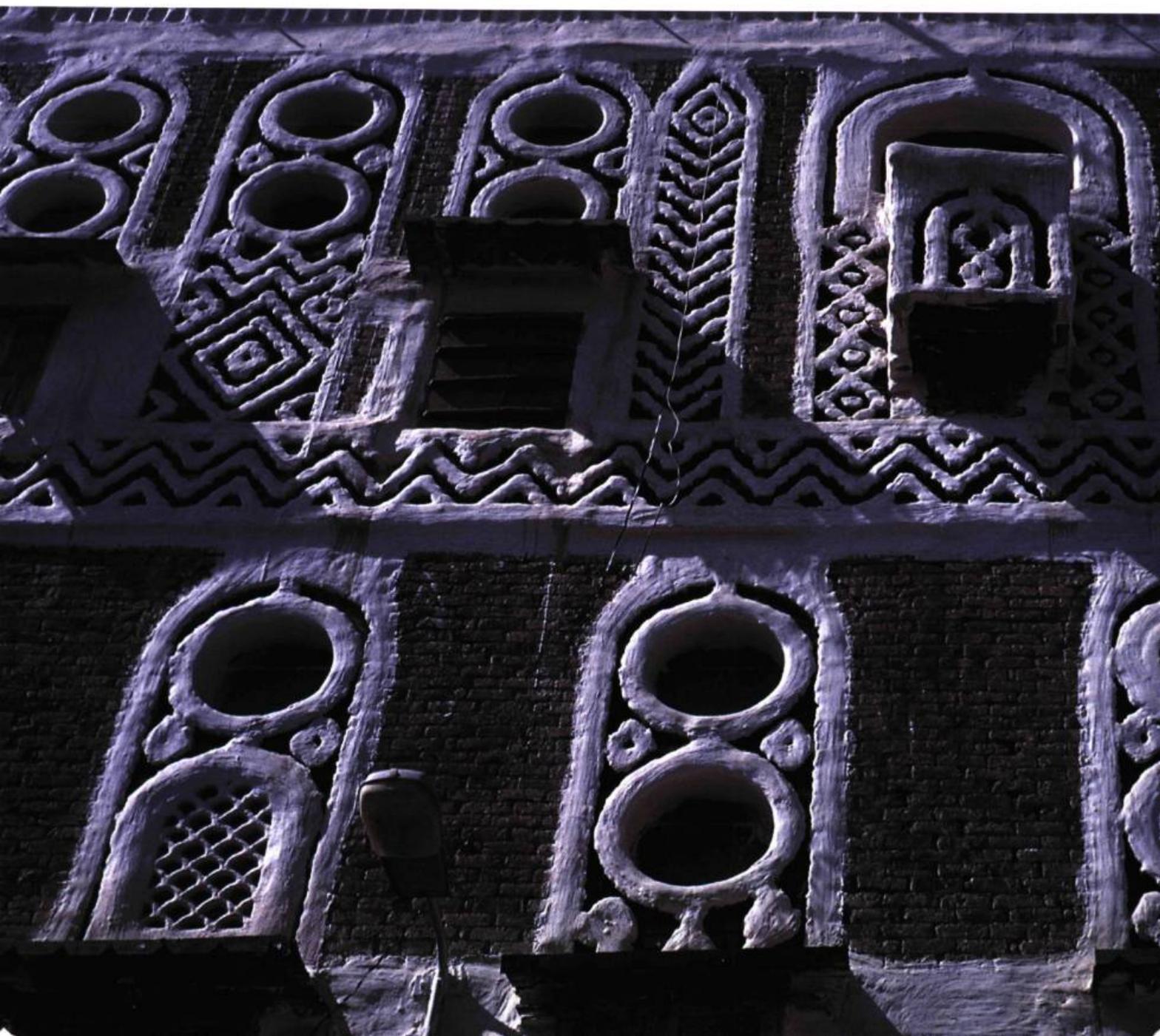
[Explore this journal](#)

Cite this article

Legendre-De Koninck, H. (1992). Sanaa : ville d'art et d'Islam. *Vie des arts*, 37(147), 22–27.

SANAA:
VILLE D'ART
ET D'ISLAM

Hélène Legendre-De Koninck



■
**Un ensemble
architectural
mordoré au coeur
du Yémen;
une ville entière
de maisons-tours
chargées d'un décor
blanc éblouissant
auquel s'accorde
dans la lumière
celui des minarets;
des volumes
et des motifs puisés
dans un même
répertoire ancien;
« un musée à ciel
ouvert » a-t-on écrit.**

C'est ainsi qu'apparaît la vieille ville de Sanaa à la pointe de la péninsule arabe. Les portes de la mer Rouge ne sont pas loin qui s'ouvrent sur l'océan Indien. Dressée sur un plateau fertile, Sanaa, tout en hauteur, est encadrée de montagnes.

Les origines mythiques d'Azal, ancien nom de la ville, sont évoquées dans la *Genèse*; Sanaa toutefois s'inscrit dans l'histoire au II^e siècle. Le royaume de Saba existe toujours à l'époque bien qu'il ait connu son apogée déjà vers le V^e siècle avant J.C. Depuis la haute Antiquité, ce prestigieux royaume contrôle le commerce de la route de l'encens qui relie le sud de la péninsule arabe à la Méditerranée orientale en longeant le grand désert du Rub Al-Khali. Les caravanes qui y défilent sont chargées des précieux produits d'Arabie et même de l'Inde : encens, myrrhe, aromates, indigo, or, pierres ; ceux-ci sont acheminés vers les empires célèbres du bassin méditerranéen - Egypte, Grèce, Rome - et vers ceux de la Mésopotamie dont les extravagances des dieux et des rois n'avaient jamais fini de s'accroître.

Sanaa au deuxième siècle est au croisement de ce parcours très fréquenté et d'une seconde piste qui mène à la mer Rouge et dont elle tire sa richesse. Cité *bien fortifiée*, tel que son nom le signifie, elle aurait accédé au statut de capitale royale au II^e siècle dans le cadre de la fédération sabéenne⁽¹⁾ ; l'élévation du palais de Gumdam en faisait l'une des villes d'Arabie ancienne les plus importantes. Lieu d'une des plus riches civilisations de l'Antiquité, la civilisation de Saba, toute cette région de hauts-plateaux et de déserts constitue en outre la terre d'origine de la culture sud-arabique⁽²⁾.

Maison-tour (Bayt Jaraf) : *mafraj* surmonté de merlons et terrasse à arcades.

L'ensemble architectural actuel, comme la ville elle-même, traduit une organisation spatiale caractéristique des premiers siècles de l'Islam ; dès le début de l'Hégire (622) d'ailleurs, dès le VII^e siècle et même dès le vivant du Prophète, la cité yéménite avait eu un rôle important dans la diffusion de la religion musulmane⁽³⁾. Des remparts entourent Sanaa, espace sacré en même temps que protégé. Le réseau des rues se fonde sur un principe d'aménagement qui va du public au privé et dont toutes les nuances s'inscrivent dans le tracé urbain, de la porte de la ville à celle de la maison, de l'artère à l'impasse en passant par le marché. Des jardins nombreux et souvent étendus, s'intègrent au paysage urbain.

La ville atteint son apogée au X^e siècle ; et les premières descriptions arabes de l'architecture de Sanaa remontent précisément à cette époque : celles de Ibn Rustah, Al-Hamdani et Al-Razi. Ces auteurs insistent sur le développement vertical des immeubles ; ils évoquent les décors de plâtre, de briques, et de pierre de taille, de même que l'utilisation d'albâtre aux fenêtres et la blancheur d'intérieurs spacieux. D'autres sources, par exemple épigraphiques, ont permis de faire remonter le modèle de la maison-tour aux temps pré-islamiques. Le palais de Gumdam aurait eu au moins sept étages ; l'immeuble, de base carrée, aurait eu une pièce à fenêtres d'albâtre translucide à son sommet et même un toit d'albâtre sur lequel se serait découpée l'ombre des oiseaux en vol. La couleur de la pierre des murs aurait été particulière à chacun des orient : rouge, verte, noire et blanche. Avant l'avènement de l'Islam encore, entre les IV^e et VI^e siècles, la hiérarchie entre les étages, comme le privilège du niveau supérieur, est à son tour bien attestée ; et elle est associée au déploiement progressif des fenêtres de bas en haut des façades.

Ensemble, toutes ces sources ont contribué à reconstituer la très longue continuité architecturale de Sanaa ; outre ses maisons, ce sont ses palais, ses mosquées, *medressa* (écoles coraniques), *samsara* (caravansérail) et *hammam* (bains publics) qui en témoignent encore. Cette continuité s'est maintenue par delà une histoire mouvementée qui a vu

se succéder les invasions des Ethiopiens, des Perses et, plus tard, des Turcs.

À compter du VII^e siècle, le fonds artistique de l'Arabie ancienne continuera de fournir les principes de base de l'architecture. Des influences byzantines (venues par l'Ethiopie), hellénistiques et perses, dont on s'accorde à dire qu'elles ont participé à l'élaboration du style islamique, sont aussi désormais réunies ; leur présence se fera surtout sentir dans les constructions religieuses⁽⁴⁾.

Environ sept mille maisons-tours composent aujourd'hui l'ensemble : on évalue l'âge de quelques-unes d'entre elles à 800 ans et celui de la plupart à quelque 300 ans. La caractéristique majeure de ces immeubles reste leur développement vertical. Répondant à des impératifs propres à la topographie, à la défense et à l'économie d'espace, ces demeures sont aussi adaptées aux besoins d'une famille patriarcale très étendue ; la partie inférieure étant réservée aux bêtes et au grain, la distribution hiérarchique de la famille se fait sur les étages supérieurs. L'ensemble compte souvent de cinq à sept niveaux et il peut en compter jusqu'à neuf. Une pièce de réception aux très larges fenêtres, le *mafraj*, occupe le sommet de la maison et se laisse reconnaître de l'extérieur : cette pièce s'ouvre sur une terrasse souvent bordée d'arcades. Les maisons s'agrandissant par le haut, il n'est pas rare que les étages supérieurs soient plus récents : ceux-ci datent le plus souvent d'une centaine d'années.

Les murs d'une maison-tour, très épais près du sol, vont en s'amincissant à mesure que la hauteur s'accroît. Sans véritables fondations, l'immeuble est constitué à sa base de pierre de taille. Après les trois à dix premiers mètres, la pierre, qui d'ailleurs donne lieu à des agencements de couleurs, est remplacée par la brique cuite ; c'est le début de l'espace habitable. Le bois, rare, est peu utilisé ; pour la structure des grandes fenêtres, le bois d'abricotier, résistant à l'humidité, est très prisé. Un escalier de pierre continu, jouant le rôle d'une colonne creuse, constitue l'épine dorsale de l'immeuble et en assure la solidité.

Les maisons de Sanaa nous éblouissent par leurs façades. Elles nous fascinent par l'abondance et la spontanéité du décor,

par les jeux de textures et d'ouvertures, par l'harmonie et les contrastes. Blancs sur ocre, les motifs s'affinent vers le haut. Ils se déploient dans un foisonnement jusqu'aux merlons, ces formes très anciennes qui rehaussent fréquemment les angles du toit. Chevrons et autres figures géométriques, entrelacs, et rinceaux composent l'essentiel de leur répertoire.

La blancheur du plâtre exprime avec éclat le rythme propre à ces façades d'apparence modelée. Des frises horizontales de plus en plus élaborées jusqu'à la bordure du toit soulignent chacun des étages tout en équilibrant par leurs « volumes visuels » la verticalité qui prévaut⁽⁵⁾. D'autres frises courtes, verticales, s'accordent avec les premières ; elle renforcent à leur tour l'impression d'équilibre, puis ajoutent à celles d'harmonie et d'unité. Avant tout, ces mêmes motifs avaient été inscrits dans l'épaisseur des murs puisque ce sont les agencements de briques saillantes qui les articulent ; et ils sont encore repris dans les boiseries ajourées. Des niches aveugles, des moucharabiehs, et des loggias développent les rythmes choisis ; ces éléments d'architecture accentuent le relief des façades ouvragées comme ils multiplient les ruptures d'ombre et de lumière qui animent l'ensemble.

A ces jeux d'ombre et de lumière s'ajoutent au niveau des fenêtres ceux du regard. L'oeil extérieur ne doit pas pénétrer à l'intérieur cependant que la vue sur la rue doit être assurée depuis l'intérieur ; la distribution des ouvertures qui réserve les plus grandes d'entre elles pour les étages supérieurs contribue à l'application de la règle. C'est précisément là, autour des fenêtres, que l'enduit de plâtre, abondamment exploité, en arrive aux effets les plus subtils.

Ces fenêtres se composent de deux parties. La première, rectangulaire, au seuil bas, s'ouvre sur l'extérieur et assure : vue, lumière et ventilation. Elle est munie de volets. La seconde, arc en plein cintre selon une influence byzantine, est fixe et surmonte la première ; elle est ornée de motifs finement découpés dans le plâtre.

Pendant des siècles, ces arcs ont été garnis de « feuilles » d'albâtre (1 1/2 cm d'épaisseur). Depuis la fin du siècle



dernier et surtout depuis les années 1930-1950, le vitrail, dont la tradition est très ancienne dans le monde arabe, a remplacé progressivement l'albâtre ; aujourd'hui, il est particulièrement répandu aux fenêtres de Sanaa donnant, le soir, des allures de cathédrale à la ville et déplaçant, le jour, ses reflets sur le plâtre blanc des intérieurs et la pierre des planchers. Ces arcs seuls diffusent et voilent la lumière lorsque les volets sont fermés.

D'autres ouvertures, oculi superposés au creux d'une niche, percements étroits intercalés entre les grandes fenêtres, meurtrières regroupées à la base des immeubles, s'intègrent à la disposition générale pour assurer plus discrètement vue, lumière, ou ventilation.

Le rôle du plâtre blanc est ici chargé de sens. En plus de lier les éléments de la façade, il souligne les ouvertures, les orne, en exagère ou dissimule les dimensions. Créant l'illusion, il oriente en quelque sorte le regard sur la fenêtre plutôt qu'à l'intérieur. Au bout du compte, on peut penser que ces ouvertures désignent mieux qu'un mur plein, aveugle, la limite entre l'extérieur et l'intérieur de la maison.

L'impression d'ensemble est étonnante. Les tracés blancs – dentelle lourde – qui parcourent les façades donnent aux maisons-tours des allures d'apparat. Depuis la rue, la perspective offerte est celle d'un « déploiement poétique et princier⁽⁵⁾ ».

Les nombreuses mosquées qui parsèment le paysage de Sanaa remontent dans certains cas au tout début de l'Islam. Au fil de reconstructions, de restaurations et de constructions nouvelles, elles ont accumulé l'éventail d'influences artistiques qu'elles reflètent aujourd'hui⁶. De ce point de vue, les XIII^e et XV^e siècles furent marquants. Le premier, période prospère au Yémen, laissa des mosquées

prestigieuses ; le second, correspondant au début de la conquête ottomane, vit l'introduction des modèles d'Istanbul et en particulier celle de la grande coupole.

La mosquée de Qubhat al-Tahlah est une illustration de ce modèle turc.

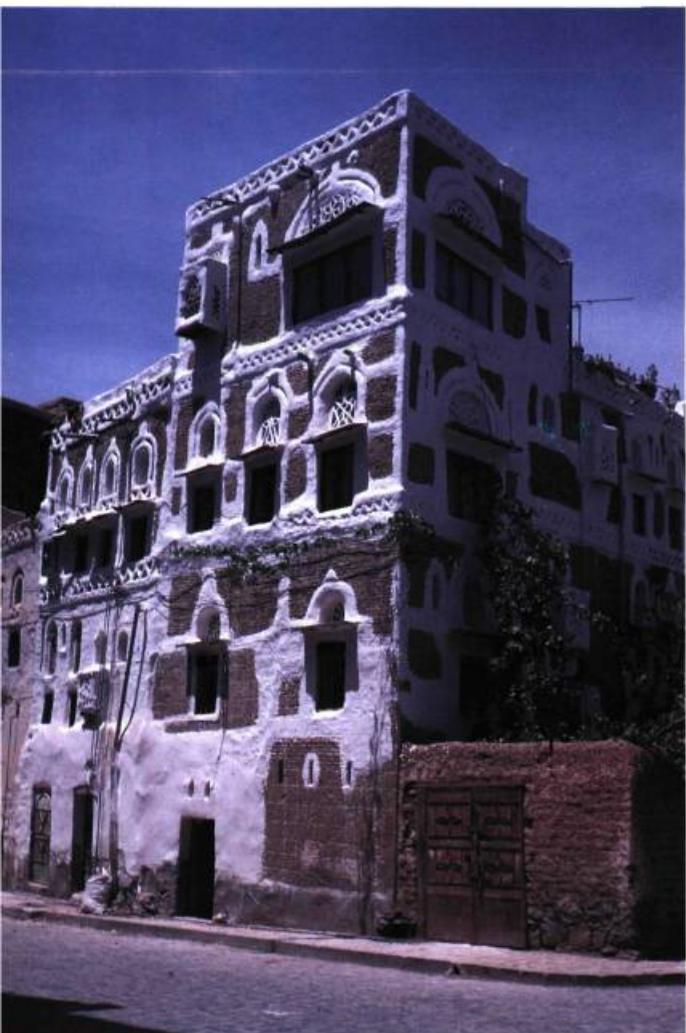
Les mosquées les plus anciennes, et qui survivent toujours, reproduisent le plan simple de la maison du Prophète à Médine. Elles ont un toit plat appuyé sur des arcades.

La Grande Mosquée, construite une première fois au VII^e siècle, remonterait pour l'essentiel aux VIII^e et IX^e siècles. C'est alors que son premier minaret fut élevé sur un modèle de Médine. Les arcades qui entourent aujourd'hui sa cour intérieure sont d'influence byzantine et perse ; les deux minarets qu'on peut voir actuellement datent du XIII^e siècle et son dôme, du XVII^e siècle.

Les minarets de Sanaa ont leur style propre ; ils s'accordent avec le décor des maisons-tours. Élevés en briques ocres comme celles-ci, ils sont ornés de reliefs couverts de plâtre ; et l'on retrouve ici des frises horizontales aussi bien que verticales. Posé sur une base carrée, le fût du minaret est d'abord cylindrique puis polygonal. Une corniche précède la petite coupole du sommet. Ce travail de briques saillantes, si répandu à Sanaa, pourrait être originaire d'Asie centrale⁽⁶⁾ ; il se serait développé chez les tribus turques du XI^e siècle. C'est par la Perse et la Mésopotamie que la technique serait parvenue au Yémen. Par des rappels de formes, de couleurs et de matériaux, les minarets s'intègrent à l'ensemble architectural de la ville et même au paysage entier.

De tout temps, historiens et aventuriers ont décrit les terres d'Arabie : Ptolémée dans l'Antiquité, Niebuhr au XVIII^e siècle, Doughty au XIX^e siècle et bien d'autres encore. Ces mêmes terres ont aussi fasciné poètes et écrivains d'Occident. Shakespeare, Rimbaud, et Henri de Monfreid sont parmi eux ; plus récemment, le cinéaste Pasolini alla y chercher le décor de ses *Mille et Une Nuits*.

A une époque, le royaume de Saba fut célèbre depuis Rome jusqu'à l'Inde. Il eut aussi une reine dont la visite légendaire au roi Salomon est évoquée dans le Coran comme dans la Bible. Cette reine fut le sujet de fresques et de vitraux dans les églises médiévales d'Europe ; elle fut aussi celui de miniatures persanes⁽⁷⁾. Aujourd'hui, la bibliothèque de manus-



Maison-tour : disposition hiérarchique des fenêtres.



Paysage urbain
de la vieille ville de Sanaa.

crits anciens de Sanaa est très riche ; elle rivalise avec celles du Caire et de Kairouan⁽⁸⁾.

Depuis vingt à trente ans, le pays s'ouvre. La capitale yéménite se modernise et le processus entraîne, bien sûr, une série de contradictions. Dès 1972 cependant, des politiques et des mesures de sauvetage étaient élaborées. Le patrimoine culturel de Sanaa ferait désormais l'objet d'une attention spéciale au Yémen : le gouvernement s'est doté d'une loi protégeant, avec des moyens très limités, l'ensemble du patrimoine et en particulier celui de la vieille ville de Sanaa. La participation des citoyens est encouragée. En 1984, à la suite d'inventaires et d'études, et après la conclusion d'ententes entre le gouvernement et l'Unesco, un décret présidentiel place la restauration et la sauvegarde de Sanaa sous l'autorité d'un *Haut Comité* et le directeur général de l'Unesco lance un appel à la communauté

internationale⁽⁹⁾. Italie, Pays-Bas, Norvège, Allemagne, France, République de Corée, Suisse, Japon et Etats-Unis répondent à l'appel. En 1986, l'Unesco inscrit Sanaa sur la *Liste du patrimoine mondial* ; elle y rejoint une autre ville yéménite, Shibam, inscrite depuis 1982⁽⁹⁾. Le Yémen, avec l'appui international, continue de veiller à la sauvegarde de Sanaa : une deuxième campagne de restauration est en cours et une troisième est prévue. Le programme s'étendra sur une quinzaine d'années encore.

C'est dans le cadre ancien de cette ville d'art et d'islam qu'ont lieu de nos jours des rencontres artistiques internationales sur des thèmes tels la poésie et la technique du vitrail. Tout récemment, un colloque sur *l'intégration urbaine et conservation du cœur historique de Sanaa* était organisé par l'Unesco. Et tout un potentiel archéologique reste encore à découvrir ! □

(1) Lewcock, Ronald, *The Old Walled City of Sana*, Unesco, Paris, 1986.

(2) Caubet, Annie, *Aux sources du monde arabe : l'Arabie avant l'Islam*, Institut du Monde Arabe et Réunion des musées nationaux, Paris, 1990.

(3) Collectif, *Sanaa : parcours d'une cité d'Arabie*, Institut du Monde Arabe, Paris, 1987.

(4) Daum, Werner, ed., *Yémen : 3000 years of Art and Civilisation in Arabia Felix*, Pinguin-Verlag, Innsbruck, 1988.

(5) Gaspar, Lorand, « Arabie heureuse », *La Nouvelle Revue Française*, 450-451, p. 42-69.

(6) Lewcock, Ronald, « Les mosquées prestigieuses du Moyen Age yéménite », *Dossiers de l'archéologie*, 33, mars-avril 1979, p. 97-106.

(7) Pirenne, Jacqueline, « Bilqis et Salomon : la reine de Saba dans l'histoire », *Dossiers de l'archéologie*, 33, mars-avril 1979, p. 6 à 10.

(8) Soliman, Lotfallah, « Sana'a, perle de l'Arabie », *Le Courrier de l'Unesco*, octobre 1991.

(9) Legendre-De Koninck, Hélène, « Les villes du patrimoine mondial : capitales du temps », *Cahiers de Géographie du Québec*, 35, 94, avril 1991, p. 9-97. L'article est repris dans *Cités souvenir, cités d'avenir. Villes du patrimoine mondial*, Musée de la civilisation, Québec, 1991, pp. 31-171 (pages impaires).